

En cent pensers divers son esprit égaré
 A peine s'aperçoit qu'il se soits retiré.
 Déjà sur ses Côreaux d'une vûe incertaine
 Il confond les objets qui lui causent sa peine.
 Il s'avance, il s'arrête, il revient sur ses pas,
 Il pense sans penser, il veut, il ne veut pas ;
 Et devenu lui-même à lui-même contraire,
 Il espere tantôt, tantôt il desespere,
 Des tems plus fortunés le flatteur souvenir
 Avance en son esprit un bonheur avenir.
 Mais le bonheur qu'il goûte ainsi que dans un rêve
 Ne donne à ses chagrins que deux momens de trêve
 Tout-à-coup de son mal un plus vif sentiment
 Lui reproche d'avoir esperé vainement.
 C'est trop, dit-il, c'est trop d'une si longue attente
 Entretenir un mal qui tous les ans augmente,
 Allons, & de ce pas... il ne peut achever,
 Il sent contre ses mains son cœur se soulever.
 A ses pieux Ayeux il craint de faire outrage,
 Si d'une ingrante main il détruit leur ouvrage,
 Pendant que ces pensers l'accablent tour à tour,
 Les ombres s'allongeant font abaisser le jour.
 Il pousse un long soupir, descend de la Colline,
 Et d'un pas chancelant il rentre en sa Chaumine ;
 Là morne, consterné, les yeux de trouble pleins,
 Il laisse errer par tout des regards incertains.
 Sa femme & ses enfans, triste & crasseuse troupe,
 L'entourent pour manger une insipide soupe.
 Lubin quoiqu'affamé la cuiliere à la main,
 Dans ce triste moment ne sçait pas s'il a faim.
 D'un si maigre repas sa tristesse cruelle
 Plùtôt que le sommeil au dur grabat l'appelle.
 Il se tourne, il s'agite, il soupire, il se plaint,
 Et pressé de l'ennuy dont son cœur est atteint,
 Il change si souvent de place & de posture,
 Qu'enfin Margot s'en lasse, & sourdement murmure,
Que